

Jeanne Moreau et Etienne Daho : "Nous sommes de la même famille"

par Laetitia Cénac



photo Lea Crespi

Jeanne récite, Etienne chante. Ensemble, ils reprennent à Paris, puis à Avignon *Le Condamné à mort*, de Jean Genet, qu'ils avaient déjà transposé sur la scène de l'Odéon cet hiver. Un revival envoûtant qui a la force de l'amour fou. L'actrice mythique et le pape de la pop dialoguent et se retrouvent dans une belle complicité, proche de l'alchimie...

La brasserie La Lorraine, à l'heure du café. En voisine, elle est descendue de chez elle, dans un camaïeu de bleu. Il est venu de Montmartre en simple polo noir. « Sur scène, on est deux en un, grâce à Jean Genet », résume-t-elle de son outre-voix qui charrie sa vie au long cours. Pour le centième anniversaire de la naissance de l'écrivain, ils ont enregistré *le Condamné à mort*, sa première oeuvre littéraire, écrite en prison en 1942. Après deux concerts mythiques à l'Odéon cet hiver, ils seront dans la cour d'honneur du palais des Papes à Avignon (1). Avec comme parti pris l'audace et pour guide la liberté, elle le lion de marbre et lui le farfadet, ils nous donneront à entendre un des plus beaux poèmes d'amour de la langue française.

Madame Figaro. – Vous comparez Jean Genet, que vous avez bien connu, à un diamant noir. Pourquoi cette image?

Jeanne Moreau. – Ça lui va très bien. Le diamant noir est mystérieux alors que le diamant blanc a une sorte de limpidité, de générosité, de beauté... Jean était secret, enfermé. Il pouvait être menaçant comme il pouvait être adorable. Cela dit, à la faveur de ce spectacle, j'ai fait des

rencontres et eu de nouveaux éclairages sur lui. Une femme, par exemple, parle de l'innocence de Jean. Et quand on regarde les photos de lui à 13-14 ans – avant qu'il ait le nez cassé –, on voit cet enfant de l'Assistance publique, petit, frêle, qui ne jouait pas avec les autres garçons au football ou à se castagner. Il était d'une douceur, d'une tendresse, ouvert à l'amour, à l'affection. Je l'ai connu entre deux périodes.

Racontez-nous...

J. M.- Il commençait à être célèbre. Je jouais dans *la Chatte sur un toit brûlant* au Théâtre Antoine. Il était ami avec Tennessee Williams, avec Florence Malraux. On avait l'impression qu'on se connaissait sans se connaître. Il venait me chercher à la sortie. Et comme je vadrouillais beaucoup, le soir, après le spectacle..., on allait dans des bars, à La Coupole. Je lui servais d'appât pour attirer des garçons. Nous étions dans la légèreté, mais je voyais bien qu'il avait des côtés ambigus.



photo Lea Crespi

Et vous, Etienne, qui ne l'avez pas connu, comment l'avez-vous découvert ?

E. D. – Au même moment, vers 20 ans, j'écoute deux albums très importants, de ceux sur lesquels on se construit : *Il n'y a plus rien*, de Léo Ferré, qui est une symphonie, et *le Condamné à mort*, chanté par Marc Ogeret sur une musique d'Hélène Martin. Ce fut un bouleversement. Une aventure personnelle. Une expérience nouvelle. Des mots qui font un ping-pong dans votre tête et vous envoient des images qui provoquent des émotions inconnues.

J. M. – Il y a une telle audace, une telle insolence... Nous avons fait un spectacle politique dans le bon sens du terme.

E. D. – La politique grâce à leur art : c'est ce que les artistes peuvent faire de mieux ! *Le Condamné à mort* a donc été une clé pour moi. J'écoutais beaucoup de soul à l'époque. J'étais très anglo-saxon. Et cette musique, ces textes, je les trouvais finalement très proches du rock. Il y avait la même insolence, la même noirceur, le même sens du drame, la même théâtralité. D'ailleurs, c'est grâce à David Bowie que je suis entré dans l'univers de Jean Genet. Sa chanson *The Jean Genie* lui est dédiée.

Comment a germé l'idée de ce spectacle à deux ?

E. D. – Quand j'ai vu Jeanne à la sortie de mon concert à L'Olympia, j'ai eu une fulgurance. Moi qui ai toujours des difficultés à demander...

J. M. – Là aussi, c'est comme si on se connaissait depuis longtemps... Je crois que nous sommes de la même famille. Cela a à voir avec le coeur, avec l'esprit.

E. D. – Et Jeanne m'a dit oui. On s'est mis au travail, tout de suite. Après, le processus a été très lent. Il fallait que ça mûrisse, qu'on soit sûrs des choses. On s'est imprégnés de Jean Genet, de son oeuvre.

J. M. – Il fallait décider ce qui serait slamé et ce qui serait chanté. J'ai eu l'idée de faire une espèce de prologue qui présente Genet. Pour que les gens sachent qui il est et d'où il vient. Sur scène, je représente la partie féminine de Jean.

Vous avez créé votre label Radical Pop Music pour l'occasion...

E. D. – J'étais entre deux maisons de disques et je voulais faire ce projet en toute liberté. En prenant le temps. Je chante, mais je n'avais jamais dit ou slamé ou lu ! J'avais peur de ne pas être juste. Jeanne a balayé cette appréhension. Je me suis senti bien dans le texte.

J. M. – La grande poésie, c'est ça. Tu n'as qu'à suivre la ponctuation. Ça coule, c'est évident.

E. D. – On a créé une zone de rencontres très particulière entre Jeanne et moi. Un espace unique entre nos disciplines, un entre-deux. Par ailleurs, Jeanne a fait des disques merveilleux qui comptent parmi les vingt-cinq meilleurs albums de la chanson française.

J. M. – Ce n'est pas pareil. Pour moi, la musique, c'était un à-côté, pour lui, c'est sa vie...

Ce long poème allie une forme des plus classiques et des mots d'argot, crus...

J. M. – On dit cru, mais il appelle les choses par leur nom. Sinon, c'est de l'hypocrisie. Regardez tous les scandales et le langage qui est vulgaire et agressif. Là, il atteint la beauté. C'est toute la différence. Jean n'a jamais violé personne. Il est allé vers qui l'acceptait, le recevait. Il était en quête d'amour.

E. D. – Ce texte n'est qu'un élan d'un amour fou comme tout le monde rêve d'en vivre. Jean Genet a traversé cette vie comme un grand aventurier. C'est quelqu'un de très blessé. On a tous des blessures grâce auxquelles on peut s'identifier.

J. M. – Ce n'est pas par hasard qu'il a choisi d'être enterré là où il est, d'avoir embrassé la cause palestinienne. Il est avec ceux qui n'ont pas de terre.

Et vous allez chanter cet hymne au désir dans la cour d'honneur du palais des Papes à Avignon...

J. M. – Je connais très, bien cette cour. J'y ai débuté. Je la voulais. Etienne était plus dubitatif, jusqu'au jour où nous y sommes allés en repérage.

E. D. – J'ai senti la vibration de l'endroit. On y est enveloppé.

J. M. – A 22 heures, c'est l'heure magnifique, qu'il y ait des étoiles ou pas, du mistral ou pas. Ça va être le pied !